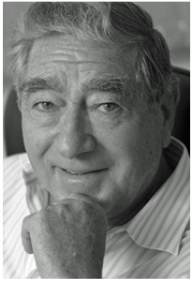


LE MOT DU PRESIDENT



Chers Amis,

Michel Adrien



*Aladar Kuncz et son instrument fabriqué par von Bergen
Photographie Archives Kuncz - Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest*

LE MONASTÈRE NOIR

HISTOIRE OU LITTÉRATURE ?

Aladar Kuncz, un "indésirable" pris dans la tourmente de 1914-1918

Eva Jeney

Eva Jeney, chargée de recherches principales à l'institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie, s'est consacrée à l'étude du Monastère noir d'Aladar Kuncz et à la vie des « indésirables », Hongrois, Roumains, Allemands, prisonniers au château de Noirmoutier pendant la Grande Guerre. Mais le Monastère noir, est-ce de l'histoire ou de la littérature ? C'est dans cet esprit qu'elle nous livre son article.

Aladár Kuncz est un écrivain hongrois, auteur d'un récit bouleversant *Le Monastère noir* considéré comme un dialogue entre mémoire collective et mémoire individuelle de la Grande Guerre. Le livre est un témoignage à valeur littéraire presque singulier (1) sur un sujet peu connu de l'histoire de France : l'internement des étrangers de 1914 à 1919 (2).

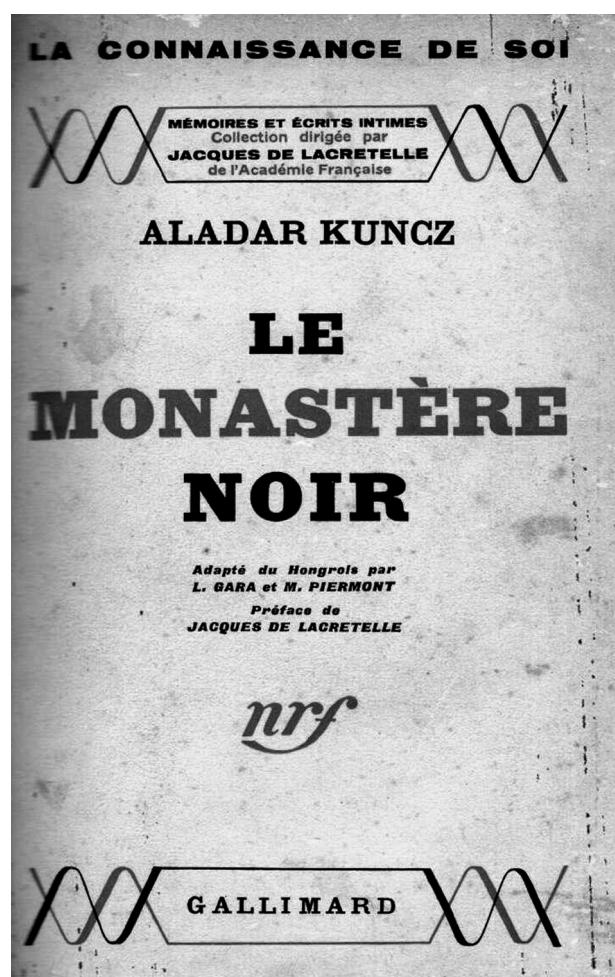
Né à Arad en 1885, Aladár Kuncz après une enfance passée en Transylvanie, à Kolozsvár (aujourd'hui Cluj), où son père était inspecteur dans l'enseignement, a fait ses humanités à l'Université Eötvös Loránd de Budapest. Avant 1914, étant un intellectuel pénétré de culture française, il voyage à plusieurs reprises en France. Il est jeune professeur au lycée de Budapest en 1908 ; en 1912-1913 il obtient une bourse de son gouvernement et passe quatorze mois en France. Il découvre non seulement Paris, mais aussi la Bretagne. C'est sa francophilie qui rendra irrémédiable le choc et le trauma de la guerre.

« En arrivant à Paris pour la première fois, à l'été de 1909, j'avais pleuré de joie dans le fiacre tintinnabulant qui m'avait conduit de la Gare de l'Est au Quartier Latin. » (3)

Été 1914, ce francophile, amoureux de la culture française, est comme d'habitude en vacances à Carantec, près de Morlaix. Mais le 28 juin, à Sarajevo, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'empire austro-hongrois, est assassiné !

Cet événement déclenche la guerre et Aladár Kuncz est maintenant considéré comme un ennemi ; il est arrêté avec d'autres ressortissants de pays « ennemis » et il lui faut quitter le territoire dans les vingt-quatre heures, au terme de dispositions prises par le gouvernement français. L'insuffisance des transports va l'empêcher lui et beaucoup de ses compagnons d'infortune de quitter la France à temps. Après être tombé sous le coup de mesures de surveillance et d'évacuation et une étape passée dans le dépôt de Périgueux,

il est interné dans le château de l'île de Noirmoutier d'octobre 1914 à juillet 1916, puis dans la forteresse de l'île d'Yeu de juillet 1916 à avril 1919.



Après sa libération, Kuncz retourne à Budapest comme professeur de lycée et collabore aux revues *Új Magyar Szemle* (Nouvelle revue hongroise) et *Aurora*. En 1923, il revient s'établir à Kolozsvár où il assure la rédaction des pages littéraires du quotidien *Ellenzék* (Opposition). En 1928, il participe au lancement de la revue *Erdélyi Helikon* (L'Hélicon de Transylvanie) qu'il anime

comme rédacteur de juillet 1929 à juin 1931, date de sa mort et date de la parution de son récit de captivité, *Fekete kolostor* (Le Monastère noir), dans lequel il raconte son expérience vécue et ses années d'internement.

La désillusion de la guerre est aggravée chez Kuncz - comme dans la majorité de la population hongroise - par le choc du traité de Trianon et aussi par la défaite de l'Autriche-Hongrie, par le sentiment de la rupture définitive et de la dépossession du monde d'avant 1914, qui n'était pas seulement le vieux monde d'antan de l'intellectuel pacifiste, mais le cadre de vie proprement dit de la population hongroise devenue minoritaire en Roumanie.

« Dans les journaux français sonnait toujours et toujours plus haut le slogan cruel et implacable : "Jusqu'au bout !", fouet de la haine, tressé à plaisir pour la foule, avec lequel on pousse à l'abattoir le bétail recru de fatigue. [...] Clemenceau peut avoir été le génie de la "poigne" et des "hauts faits". Il peut avoir eu un idéal, des buts élevés pour son pays et pour cet impérialisme capitaliste, contre lequel, en d'autres temps, il s'était furieusement élevé. Mais nous, [...] nous ne pouvions nous faire de lui une telle idée. A nos yeux, ce géronte était l'incarnation de la haine aveugle et de la soif de sang, qui vivait, sans cœur et sans âme, pour sa besogne de vengeance et de destruction. » (4)



Le sergent Guillaume et les indésirables
Photographie Archives Kuncz
Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest

Le contre-point aussi est présent dans le récit, le lecteur le rencontre dans les figures des Français « ordinaires » : le petit marchand de journaux, Madame Mignal (5) et sa fille Marthe ou le sergent Guillaume. Citons ici seulement ce dernier :

« Guillaume était en aussi bon termes avec les Prussiens qu'avec quiconque. Une fois, il se laissa photographier bras dessus, bras dessous avec des lycéens allemands. Plus tard, il devait payer de sa vie cette bonhomie. [...] Pour le punir [...] on l'exécuta en première ligne. Plus tard, nous apprîmes qu'il fut tué dès les premiers jours. Il entraînait ses hommes à la charge, mais il ne touchait pas à son arme, et lorsqu'il tomba, aucune balle ne manquait au revolver qu'il tenait à la main. » (6)

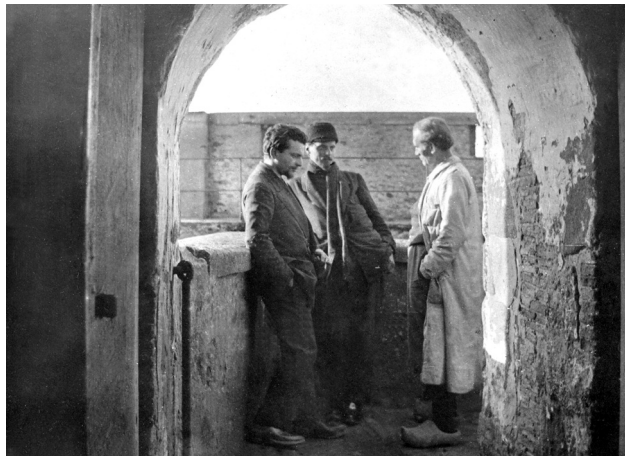
Pour Kuncz (et pour beaucoup de ses compagnons), la misère de l'internement se prolongea bien au-delà de la libération. Arrivant dans la capitale de la Hongrie, le narrateur du récit comprit que la vie de captivité n'était pas finie, qu'il s'était trouvé au début d'une nouvelle souffrance :

« Nous sortîmes de la gare : la chère ville, que nous n'avions pas vue depuis si longtemps, nous accueillit comme un visage ami sur lequel se lisait une tristesse douloureuse. Les rues étaient désertes, les boutiques étaient fermées, les maisons sales, négligées. [...] C'est alors seulement que les tristes larmes du revoir coulèrent sur nos joues et que nous nous sentîmes vraiment revenus : d'une souffrance à une autre souffrance, beaucoup plus terrible. » (7)

Il convient de mentionner ici que l'histoire de la réception de la littérature hongroise nous montre que la littérature dénommée littérature de guerre dans les nouvelles conditions de l'après Deuxième Guerre mondiale se trouvait dans un état périphérique. Ce qui signifie avant tout que la crise de cette littérature de guerre ou d'anti-guerre qui traite surtout de l'état de captivité ou de « prisonnier » de la Grande Guerre, est due pour une bonne part à la perte de son statut de littérature d'une majorité, devenue, suite au Traité de Trianon, une littérature minoritaire, et plus compliquée encore sous l'emprise de l'idéologie du transylvanisme. C'est déjà, certes, un lieu commun, mais il n'en reste pas moins que les conséquences du Traité de Trianon ont produit un grand bouleversement surtout en Transylvanie. La population hongroise se retrouvait tout d'un coup « minoritaire » et l'Etat roumain, malgré son idéologie nationale, incorporant une nouvelle région dont le caractère s'avérait pluriethnique et multiculturel – environ 40 % de la population n'était pas roumaine – ne pouvait ni construire un Etat national homogène, ni créer une culture nationale unitaire.

Le destin de la dernière phrase du *Monastère Noir* reflète clairement cet état. Voici ce qu'elle est dans les publications gérées par la maison d'édition Erdélyi Szépművés Céh de Kolozsvár et Athenaeum

de Budapest : « [...] c'est alors seulement que les tristes larmes du revoir coulèrent sur nos joues et que nous nous sentîmes vraiment revenus : d'une souffrance à une autre souffrance, beaucoup plus terrible. » Suite aux éditions d'entre-deux-guerres du roman en Hongrie et en Roumanie, la deuxième partie de la phrase (« d'une souffrance à une autre souffrance, beaucoup plus terrible »), ensemble avec d'autres propositions dont l'interprétation aurait pu porter sur l'ordre social d'après le changement de régime et sur les modifications politiques d'après Trianon, a été omise, non seulement des éditions d'entre 1961-1989, mais aussi de l'édition publiée en 1986 et d'une manière étrange même de celle de 1995 ! La littérature transylvaine « qui se met à son compte tout en étant assujettie à la politique », le topos du transylvanisme et les différentes idéologies transylvaines commencent en fait là où le roman finit. Pour des raisons idéologiques et de politique culturelle, longtemps avant 1989, il ne convenait pas de parler du statut des minorités ethniques - c'est ainsi que la dernière partie de la phrase fut omise - et plus tard il n'y avait probablement plus trop d'intérêt à en parler. Autrement dit, la publication du roman, à plusieurs reprises, était justifiée essentiellement par une idéologie transylvaine simpliste aussi bien en Hongrie qu'au sein de l'état roumain, et pendant des années, les éditeurs ne se sont même pas rendu compte que le texte était mutilé.

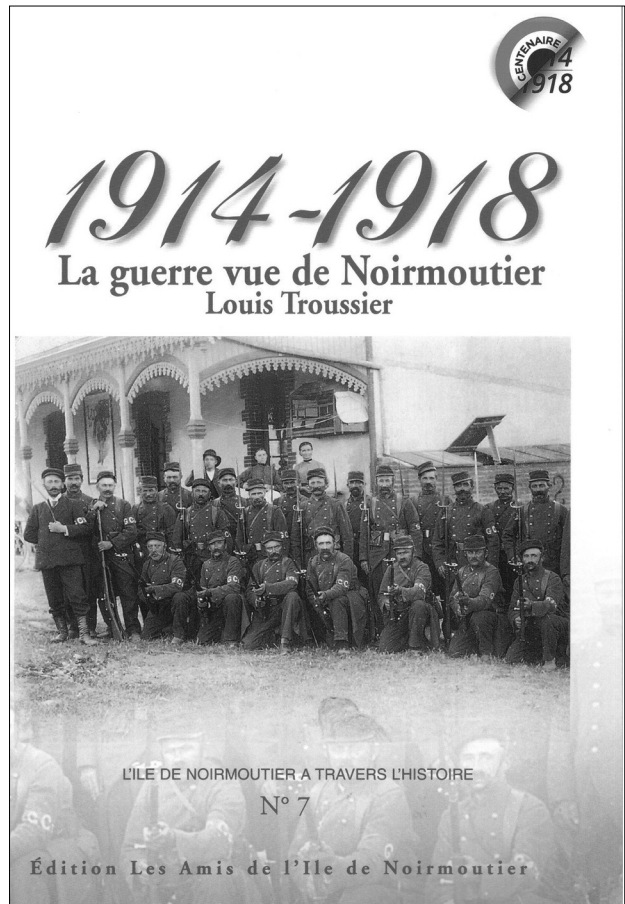


Németh, Kuncz et von Bergen
Photographie Archives Kuncz
Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest

Mais revenons à notre histoire, à celle de l'internement, à ce dont il est question !

Les Noirmoutrins et leurs indésirables

Louis Troussier, notable noirmoutrin, a tenu un journal quotidien *La guerre vue de Noirmoutier de 1914 à 1918* (8). Ce journal, avec beaucoup de détails, complète ou « corrige », quant à la référence, ce que l'écrivain avait mis sur papier.



Voici quelques remarques sur les indésirables.

24 septembre 1914

Un télégramme adressé au Maire, nous annonce l'arrivée prochaine de 250 Allemands. Il ne semble pas que ce soit des prisonniers de guerre qu'on nous envoie, mais bien plutôt de simples indésirables.

30 septembre 1914

Ce matin, branle-bas de combat : le sous-préfet est arrivé. Il vient en fourrier pour installer nos futurs internés. Avec lui, on visite le château, puis longue séance à la mairie où il nous explique ce que nous aurons à faire.

D'abord il ne s'agit pas de prisonniers de guerre, mais simplement, comme je le pensais bien, d'*indésirables civils*. Le sous-préfet aurait mieux aimé nous envoyer des casques à pointe ; je les eusse préférés moi aussi.

Ils seront 250. Ils arriveront vendredi soir par Fromentine, encadrés de 25 soldats qui resteront ici à les garder. (...) Nous aurons de plus la charge de loger, nourrir, entretenir tout ce monde, dans des conditions possibles et sans dépenser trop !

2 octobre 1914

C'est ce soir qu'arrivent nos Allemands. La garde municipale, dès le matin, décroche ses fusils de



Rudolf Willersdorfer (1887-?), Le Logis du Gouverneur (la boutique de Mme Mignal est devant le Logis), encre, Archives Kuncz, Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest

chasse. La population s'agite ; les femmes généralement ont peur. A Barbâtre et à La Guérinière, des incidents sont à craindre. On menace de jeter des pierres sur le passage des internés.

Ils doivent être ici entre 4 et 5 heures. Leur campement s'apprête. Toute la journée on coupe, on cloue, on scie partout au château. C'est une procession pour voir comment ils y seront installés.

4 heures

[...] la place est noire de monde. Les prisonniers passent, d'un pas encore assez ferme, précédant trois charrettes chargées de leurs bagages et de quelques écopés. Ils sont souillés de poussière, barbus, chevelus, pour la plupart hors de raison. (...) Ils s'engouffrent sous la porte du château. (...) Maintenant ces hommes paraissent harassés. Plusieurs se sont précipités sur une barrique d'eau, y ont rempli des bouteilles et, après avoir bu, se sont allongés sur l'herbe de la cour. Beaucoup sont des ouvriers sales, loqueteux, repousants, antipathiques. (...)

Ils interrogent avec obséquiosité, anxiété même : « *Va-t-on nous faire manger, Monsieur ?* » Leur souper est prêt, pour ce soir on le leur servira dans leurs chambres. On les partage par chambrées, on nomme à chaque chambrée un chef responsable des infractions au règlement, puis on les conduit au donjon dont les différentes pièces, garnies de bottes de paille, leur serviront de dortoirs. (...)

3 octobre 1914

Dès ce matin, la plate-forme et les tours du château sont couronnées d'Austro-Allemands, prenant une première vue du pays. (...) Ils ont moins mauvaise figure qu'hier et l'opinion des gens qui les gardent est qu'ils ne sont guère redoutables. Presque tous réclament l'aménagement d'une cantine.

6 octobre 1914

Nos Austro-Allemands manifestent uniquement leur présence au château par des stations prolongées sur le chemin de ronde ou sur les tours du donjon. Ils s'installent peu à peu ; leur cantine fonctionne. (...)

8 novembre 1914

Les détenus s'enrôlent par petits pelotons à la Légion étrangère. Cela a commencé par quatre Alsaciens, puis les Tchèques ont suivi et maintenant les Allemands parlent de les imiter. (...)

29 décembre 1914

Entre Allemands, Autrichiens, Polonais etc... on se bat dans notre camp de concentration. On se voit dans l'obligation de séparer les nationalités. (...)

25 avril 1915

On vient d'enterrer un nouvel interné du château, mort à l'hôpital. Il était bavarois et catholique. Tout le camp l'a accompagné à l'église et de là au cimetière au pas de parade.

5 mai 1915

Nous allons faire travailler les internés du *camp de concentration* à des améliorations de voirie autour du château. On nous l'interdit. Pourquoi ? Je vous le donne en mille.

Parce qu'ils ne sont pas assurés contre les accidents du travail!!!



Les gardes et les indésirables. Avec une casquette, Palvadeau, commandant
Photographie Archives Kuncz
Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest

Qui étaient ces « simples indésirables » ?

La réponse nous est fournie aussi par l'intérêt que suscitait le roman de Kuncz bien au-delà de la Hongrie ; par le fait que, durant l'entre-deux guerres, le roman a déjà été traduit en anglais (1934), français (1937) et italien (1939) ; puis plus tard en turc (1956), roumain (1971) et espagnol (2012). Ce qui signifie que presque tous les pays dont les ressortissants avaient partagé l'expérience de l'internement du narrateur et le sort très difficile des détenus, étaient susceptibles de traduire le récit des indésirables qui, à leur tour, étaient les ressortissants des pays belligérants se trouvant en France le 28 juin, lorsque l'archiduc François-Ferdinand était assassiné à Sarajevo, et qui ne pouvaient pas regagner leurs pays natal.

Mais qu'est-ce que le *camp de concentration* ?

Le dialogue répondant à notre question se trouve dans les dernières pages du roman *Le Monastère Noir*.

„Egy sovány, kopott ruhájú budapesti kispolgár érdeklődve nézegetett bennünket, végre azután megszólalt: - Messziről jönnek az urak? - Igen, francia fogságból.”

« Un petit homme maigre aux vêtements râpés nous observa avec intérêt, puis, finalement, nous demanda : - Vous venez de loin, Messieurs ? - Oui, du camp de concentration, en France. »

Le sens du terme hongrois *captivité* („fogság”) ne retient pas forcément l'attention du lecteur, puisqu'il signifie tout simplement la captivité ou perte de la liberté à cause de la déclaration de la Grande Guerre qui avait surpris le narrateur en France. Par contre, le terme français *camp de concentration* dérouté le lecteur non averti. Depuis la Deuxième Guerre mondiale le camp de concentration signifie les camps de la mort, synonyme d'extermination, or les camps de la Grande Guerre sont plutôt appelés des camps d'internement, justement pour éviter l'anachronisme. Il faut rappeler que la traduction française du récit *Le Monastère Noir* date de 1937. A l'époque, le terme de *camp de concentration* (koncentrációs tábor) était un terme officiel, assez largement accepté dans les pays francophones pour définir les lieux d'internement des prisonniers de guerre et des civils. Cependant, dans les documents contemporains on retrouve l'alternance des termes comme dépôt, camp d'internement, mais sa fréquence dépasse le taux d'usage des autres termes cités.

Le roman d'Aladár Kuncz a été traduit en français par László Gara et Marie de Piermont, et ils ont fait usage du terme que les historiens utilisaient aussi pour définir plus précisément la notion de « captivité » (fogság). Historiquement parlant, la procédure, à ce moment et sur les lieux, est bien fondée, et nous ne pouvons pas parler d'une sur-translation, même si le terme de captivité (être prisonnier de guerre) aurait été logique dans la pratique. Sauf que *Le Monastère Noir* a été publié par les éditions de l'Étrave (Vendée) en 1999, sans aucune modification du texte. Aujourd'hui la traduction peut nous paraître obsolète sous plusieurs aspects. Sans parler de la dégradation du terme *petit-bourgeois* (kispolgár) par sa traduction (*petit homme*) dans la version française du roman...

D'ailleurs la traduction française n'est pas complète non plus puisque le roman – à la différence des éditions hongroises mentionnées plus haut – a été mutilé en 1937 par les traducteurs ou par les rédacteurs des éditions Gallimard qui ont simplement laissé de côté les propos critiques de l'auteur sur le militarisme français, sur la politique d'internement du gouvernement français, ou sur Clemenceau (9). La comparaison des deux textes, dans leur intégralité, est la tâche des critiques des traductions, et les futurs traducteurs du roman seront appelés à compléter les parties qui y font défaut.

La traduction du syntagme « francia fogság » par *camp de concentration* dans la version de 1937 relève de l'histoire de la traduction : la procédure utilisée par les traducteurs dépasse néanmoins largement la compétence de la critique des traductions. La raison en est avant tout l'importance majeure de l'œuvre dans l'histoire des rela-

tions franco-hongroises. Les historiens de la Grande Guerre qui se penchent sur les internements de cette période lisent ce roman en document de l'époque et le citent en bibliographie (10). Et plus encore, ils citent ce roman en exemple pour l'usage qu'Aladár Kuncz fait aussi du terme de *concentration* au sujet des camps d'internement de la Première Guerre mondiale (11) ! Mais dans le roman de Kuncz en langue hongroise on ne retrouve nullement le terme de *camp de concentration*, mais tout simplement celui de *captivité française*.

Camps de concentration, littérature concentrationnaire ?

Comment pourrait-on désigner et qualifier la littérature dont le thème est l'expérience de la captivité ? Par analogie à l'usage de la notion *camp de concentration* est-il possible de l'appeler *littérature concentrationnaire* ? Y a-t-il un lien avec la littérature connue de la francophonie sous le nom de *littérature concentrationnaire*, en partant du terme d'*univers concentrationnaire* (*other Kingdom*) d'après la Deuxième Guerre mondiale ?

Ce qui est sûr, c'est ce qu'il y a des textes littéraires et non littéraires présentant la déportation, la maltraitance, les conditions de vie inhumaines, l'isolement, en un mot les expériences concentrationnaires des innocents. (12)

Après la Grande Guerre, des prisonniers de guerre et des civils des camps de prisonniers et d'internement ont rendu compte du temps passé dans ces camps et une vaste littérature de prisons-camps a été publiée dans la période de l'entre-deux-guerres. Parmi les premiers auteurs qui racontent les expériences civiles se trouve Eugène Blanchet avec *En représailles* (Payot, 1918) et Edwin Erich Dwinger avec *Mon Journal de Sibérie* (1921). Le roman de « reportages collectifs » de Rodion Markovits, *La Garnison Sibérienne*, a été publié en hongrois en 1927 (13), puis en 1931 parut « l'un des chefs d'œuvre des récits de camps de prisonniers, le fameux roman du hongrois Aladár Kuncz : *Le Monastère Noir*. (14) »

La Grande Guerre dans ces textes est présentée comme un événement qui a cassé l'ambiance mondiale *fin de siècle* et la « vision esthétique inoffensive du monde » (15). Le traumatisme de l'insécurité et de la détresse du temps de guerre a visiblement mis son empreinte tant sur la situation narrative, que sur les relations spatio-temporelles, la structure et la composition de la narration. En règle générale, ces œuvres se caractérisent par la présence du narrateur dans l'histoire. Et par ce fait elles se trouvent à *mi-chemin* entre le genre *historique et la fiction*, mais près de l'autobiographie, au

sens où toute biographie est un mélange étrange d'histoire privée et publique.

La similitude thématique peut de même être la raison des effets similaires de ces œuvres et de leur usage de temps en temps comme documents d'époque ou sources historiques. La détresse universelle, l'unité de la misère (*the unity of misery*) notion propre aux mémoires et récits de la Shoah (16), est présente aussi dans la littérature des expériences des camps d'internement d'après 1914 : mais pendant que les survivants rendent compte du vécu personnel, ils ne décrivent et ne racontent pas des expériences uniques-individuelles, car en raison de la situation, ils sont incapables de faire abstraction du groupe dont ils faisaient partie et dont les membres souffraient tout comme eux. Il en découle l'étrangeté du vécu personnel, son caractère presque communautaire. C'est dans ces ouvrages que le désenchantement et le dépeçage se concrétisent et deviennent emblématiques. L'éventail de genres est vaste, à partir des journaux des tranchées jusqu'aux poésies et aux romans de guerre.

La véritable désillusion pour le narrateur du *Monastère Noir* était « la découverte du chauvinisme et de la xénophobie, attitudes dont il ne croyait pas les Français capables » (17).

« En descendant de wagon, nous nous trouvâmes face à face avec un cordon d'inspecteurs. Les voyageurs durent défiler un à un devant eux. La haine se lisait sur le visage sombre des policiers. C'était la première fois que l'esprit militariste français m'apparaissait » (18) raconte le narrateur. Et encore plus loin : « Une clameur immense nous accueillit à la sortie de la gare. [...] Une grêle d'invectives et de pierres nous assaillit. Les plus proches nous frappèrent à coups de cannes et de parapluies. » (19)



Détails de la photo Les soldats réservistes du 93e régiment d'infanterie de la Roche-sur-Yon devant l'hôtel Julie à La Fosse, octobre 1914, coll. privée

L'œuvre de Kuncz est un bestseller du roman dit transylvain, publié avec le plus grand tirage, réédité plusieurs fois et d'un succès presque international. La lecture intertextuelle du récit démontre que Kuncz, par exemple, connaissait sans doute le fameux *Journal de ma captivité* (Fogságom naplója) de Ferenc Kazinczy (20) et l'a même utilisé en tant qu'intertexte. Et dans le camp de Noirmoutier il a lu

le roman de Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*, pendant ses années d'interné civil (21), déterminant pour le sous-titre du *Monastère Noir* : *Souvenirs de l'internement français*. (En français malheureusement le sous-titre n'existe pas.)

« [Ma vie réelle m'offrait si peu qu'] il me fallait chercher et [vivre] dans les livres le bourdonnement d'une mouche, le coucher du soleil sur un paysage, une simple rue de village, l'ameublement d'une petite pièce [et je suis arrivé dans un tel état que j'avais lu les *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski sans que je me rende compte ou je réfléchisse pour un instant au moins des ses ressemblances épaisses avec ma vie réelle.] » (22)

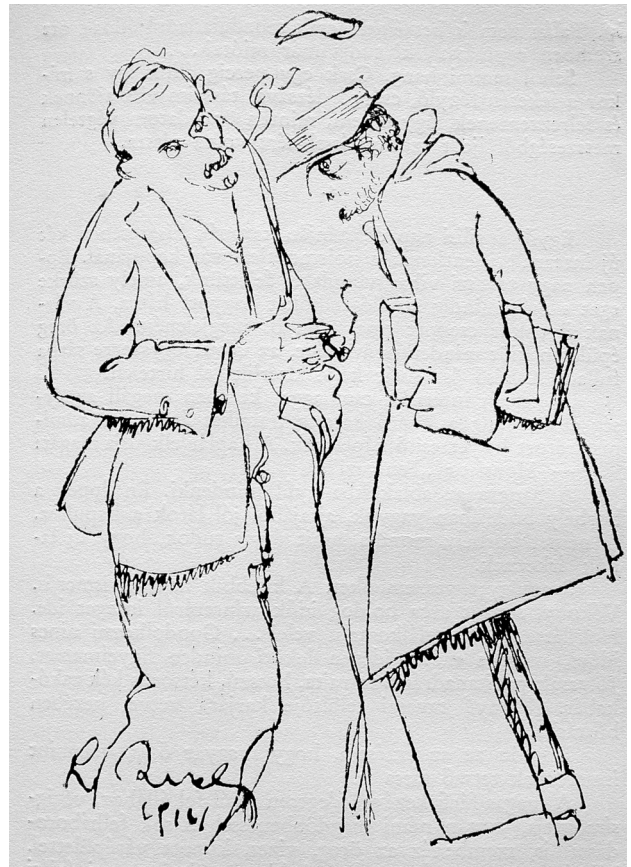
Le roman de Kuncz nous offre une perspective intellectuelle tout au long du récit, avec beaucoup de réflexions, de commentaires sur les événements anciens, de détails d'essais et d'introspections, de portraits subjectifs des autres prisonniers du camp. Les personnages détenus reproduisent quasi mimétiquement les comportements et les valeurs de leur vie ancienne et les détenteurs des comportements du pouvoir. Dans cet écheveau de hiérarchies s'organise le camp comme forme de société concentrationnaire à partir d'une scission entre le pouvoir des détenteurs et le monde des détenus. Dans l'espace clos du camp d'internement il ne se passe rien d'intéressant, voilà pourquoi dès que l'intérêt peut se porter sur quelque chose de concret ou palpable, les souffrances sont oubliées. Peu à peu il se met en place ici une activité intellectuelle et artisanale des prisonniers. La chambrée numéro 6 du narrateur devient un cabinet de travail. Car ceux qui se laissent prendre par la vie de prison sont perdus.

Mais qu'est-ce que la réalité ? La réalité du récit et la réalité de l'histoire ?

L'ouvrage comprend donc des références biographiques et historiques avec des données exactes qui peuvent être reconstituées, et présentent aussi leurs équivalents spatiaux. Voici l'exemple majeur : l'exemple de l'île de Noirmoutier, avec une ville du même nom, du côté nord-ouest de l'île. Kuncz décrit cette ville placée dans la partie « inférieure » de l'île, face au coin sud (voilà déjà une erreur). Le *monastère noir*, le bâtiment qui a donné son titre au roman, est le lieu central de l'action. Mais le bâtiment n'a jamais été un monastère. Kuncz a donné comme étymologie de l'île de Noirmoutier les termes « noir » et « moutier », les lieux étant habités par des bénédictins vêtus de noir. C'est sans doute une erreur. Le toponyme en usage dans l'Antiquité était île d'Hério puis île d'Her, d'où Hermoutier au Moyen Âge, puis Nermoutier avec un n prothétique, et enfin Noirmou-

tier.

Le *Monastère Noir* peut être lu comme un livre d'histoire ou comme un roman. La spécificité de sa réception au fil des années est que les deux lectures sont pratiquées, même si sur des aires linguistiques différentes, et, l'œuvre reste intéressante de nos jours tant pour les historiens hongrois que pour



Aladar Kuncz et Andor Németh en 1914
par Jean Lambert-Rucki (1888-1967)
Archives Kuncz

Bibliothèque nationale Széchényi de Budapest

les gens de lettres français.

En étudiant la réception du roman au fil des années, il n'est pas difficile d'y retrouver le discours historique, conforme à la théorie complexe de Paul Ricœur (23), qui ne présente pas uniquement la double parenté de l'historiographie avec d'une part la littérature et d'autre part la philosophie de l'histoire, mais qui tente de reformuler, de reconstruire le lien qui existe entre l'expérience historique et la réalité, afin de défendre la référentialité. Le philosophe nous montre que ce n'est que la dimension ontologique dans l'histoire (« la vie dans l'histoire ») qui relie la réalité au discours historique. La réalité ne peut être que celle qui avait été accessible par l'expérience ou par la mémoire, avant qu'elle ne devienne l'objet du discours. La narration historique change et recompose à l'aide d'un travail de la mémoire le surplus de signification acquis anté-

rieurement par l'expérience. Car ce n'est que la mémoire qui peut avoir la capacité de justifier la véracité des énoncés qui se réfèrent au passé ; ce n'est que la mémoire qui peut se porter garante de la fidélité de toute modification au cours de la reconstruction du passé, par rapport à sa réalité. D'autre part ce n'est que la mémoire qui a un pouvoir rétroactif, ce n'est que la mémoire qui, en fonction de la distance par rapport au passé, en partant

des événements du présent et à la lumière de nouvelles perspectives, est capable de modifier ce qui s'est réellement passé, sans falsifier par ce fait le passé. Cette double aptitude de la mémoire - sa fonction de justifier et d'être rétroactive - lui assure un rôle à part dans la reconstitution fidèle du passé. C'est pour cela que la « réalité pure » du *Monastère Noir* peut être décelée aujourd'hui encore en tant que récit d'histoire et récit de fiction.

Notes

- 1) Voir aussi Cummings, Edward Estlin, *L'Enorme chambre*, traduit par Grossman, D. Jon, Paris, C. Bourgeois, 1979. (*The Enormous Room*, New York, Boni and Liveright, 1922.)
- 2) Le 3 octobre 1914, Kuncz fait partie d'un convoi de 250 internés acheminé vers Noirmoutier ; ils y resteront deux ans. En août 1916, c'est le départ pour le camp de l'île d'Yeu, où ils vivront trois années. On y retrouve Kuncz en avril 1919 aussi, alors que l'armistice a été signé et que les négociations de paix sont engagées. Finalement, les 63 survivants des 250 internés du départ, toujours captifs, sont transférés au camp de l'île Longue, en presqu'île de Crozon, via Fromentine et Brest. Au bout de trois semaines, en mai 1919, Kuncz sera finalement dirigé vers la Suisse par Evian. Il regagne la Hongrie donc seulement en 1919.
- 3) Aladár Kuncz, *Le Monastère noir*, traduit et adapté du hongrois par Ladislás Gara et Marie Piermont, Paris, Gallimard, 1937, p. 11.
- 4) Aladár Kuncz, *Le Monastère noir*, *op. cit.*, p. 243.
- 5) Adrien Mignal (1877-1925) originaire des Herbiers. Il dirige depuis 1902-1939 L'Hôtel Moderne, grande rue avec son épouse Germaine Micheneau (1881-1958). Il est mobilisé en 1914 et son épouse prend la tête des affaires. Dès décembre 1915, elle renonce et met fin au 1^{er} janvier à la gestion de la cantine du camp. Son mari étant sur le front serbe, elle « se doit à son hôtel et à ses trois enfants » (AAIN 85, lettre de Marthe Mignal au Préfet, 13 décembre 1915). Adrien Mignal est gazé puis démobilisé lorsque naît son quatrième enfant le 13 mars 1918. Cf. le roman Adrien Mignal est tombé au front. En réalité il est même allé dans les Balkans. Après la guerre il est revenu à Noirmoutier. La petite Marthe est morte à cause de la tuberculose pulmonaire. Son fils Roger Mignal, né le 18 mars 1918, était prisonnier de guerre dans la Deuxième Guerre mondiale en Allemagne. En 1942 il s'était enfui en Hongrie où il était parvenu avec ses autres 800 concitoyens (français rescapés des camps nazis) dans le camp de Balatonboglár. A Balatonboglár ils avaient le droit de se déplacer librement, de faire des excursions, de travailler. Le commandant du camp de Balatonboglár connaissait le livre de Kuncz. Il a identifié Roger Mignal et Roger a disposé de certains avantages. Enfin il a quitté la Hongrie pour gagner la Roumanie où il resta jusqu'au début d'octobre 1944.
- 6) *Ibidem* 61 ; 92. Un des chapitres du *Monastère noir* est dédié à ce sergent français : « A la mémoire du sergent Guillaume qui n'eut jamais pu tuer et qui tomba sur le front franco-allemand sans avoir déchargé son fusil. »
- 7) *Ibid.*, p. 294.
- 8) 1914-1918. *La Guerre vue de Noirmoutier*, Louis Troussier, réédition Les Amis de l'île de Noirmoutier, 2014.
- 9) Cf. László Lőrinczi, Kuncz-politika, *Helikon*, 2008. 20 (514.) 24 octobre. Voir aussi : « Un certain nombre de coupes sont demandées à Ladislás Gara, mais on ne saurait y voir une volonté de censure. Il s'agit plutôt d'épargner au lecteur français des digressions jugées superflues ». Cf. Jean Léon Muller, Une mémoire hongroise particulière : le cas d'Aladár Kuncz, in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2007/4 (n° 228), 81-89.
- 10) Jean-Claude Farcy, *Les camps de concentration français de la Première Guerre mondiale* (1914-1920), Paris, Anthropos.
- 11) Nicolas Gicquel, *Un récit de captivité : Le Monastère Noir d'Aladár Kuncz. Expérience et représentation d'un écrivain hongrois interné dans les camps de la Première Guerre mondiale*, Mémoire de deuxième année, Septembre 2011. Manuscrit.
- 12) *Le Livre de l'Exode* ; le texte fondateur de l'anticolonialisme *La Très brève relation de la destruction des Indes*, écrit par Bartolomé de las Casas (1542) ; *Le mie prigion*, récit du poète italien Silvio Pellico ; le roman de Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts* (1861), Philippe Deschamps *Les horreurs de la guerre anglo-transvaalienne* (1902), etc.
- 13) La traduction française est parue sous le titre : *Garnisons sibériennes*, Éditions Payot, 1930.
- 14) Martinkó András, *háborús irodalom*, in *Világirodalmi lexikon* 4., Budapest, Akadémiai, 1988. 122-123.
- 15) Szerb Antal, *Könyvek és ifjúság elégiája*, in *Gondolatok a könyvtárban*, Budapest, Magvető, 1971. 657-658.
- 16) Des Pres, Terrence, *The Survivor - An Anatomy of Life in the Death Camps*, New York, Pocket Books, 1976, 30.
- 17) Voir Jean Léon Muller, *op. cit.* p. 83.
- 18) Aladár Kuncz, *op. cit.* p. 15.
- 19) Aladár Kuncz, *op. cit.* p. 25-26.
- 20) Un des premiers membres de l'Académie Hongroise, avocat, notaire de comitat, inspecteur scolaire, organisateur littéraire, linguiste, cofondateur de la première revue littéraire hongroise (*Magyar Musem*, 1788). Il était impliqué dans une conspiration jacobine en 1793, par conséquent il subit un emprisonnement de sept années. A sa sortie de prison il évoqua ses années de captivité dans un récit remarquable,
- 21) Kuncz Aladár, *Fekete kolostor. Feljegyzések a francia internáltságból*, Kolozsvár, Erdélyi Szépművés Céh, 1931. 240.
- 22) Aladár Kuncz, *Le Monastère Noir*, adapté du hongrois par L. Gara et M. Piermont, préface de Jacques Lacreteille, Paris, Gallimard, 1937. 140. Les parties en parenthèses n'apparaissent pas dans la traduction de Gara-Piermont.
- 23) *La métaphore vive ; Temps et récit ; La mémoire, l'histoire, l'oubli*.
- 24) Cf. László Tengelyi, En défense de l'expérience historique. Du débat de Paul Ricœur avec Hayden White, in *Laval théologique et philosophique*, vol. 65, numéro 3, 2009. 463-477.